

# Chapitre huitième

## Transition



Elle pleurera plusieurs jours. Ses frères la consolent, lui épargnent les fatigues et peut-être les répugnances de la chasse. Elle tente de se placer sur leur terrain mais renonce. Ils l'observent d'un œil amusé, pas trop fâchés qu'elle joue les maniérées.

Lorsque le désir de se mesurer à la réalité les fouette, ils prennent le courage de quitter leur buisson et les lions de marbre; chaque jour, ils avancent: fidèles, ils reviennent au bercail et offrent à la sœurlette quelque friandise trouvée en chemin.

Une fois, ils s'arrêtent, effarés; ils la voient se contorsionner au-dessus de la vasque qui prolonge le socle des lions. Elle se mire dans l'eau, perdue dans ses pensées, presque malheureuse. Est-elle normale? Lit-elle dans les plis de l'eau d'étranges présages? Ils se font discrets. Lorsqu'elle revient au fourré où ils ont établi leur demeure, elle est surprise de les y trouver: d'ordinaire, elle les y attend; ils auraient pu s'absenter plus longtemps qu'elle n'eût bougé d'un centimètre. Aucun d'entre eux n'ayant hérité du caractère frondeur de la mère, cette forme de nonchalance ne les heurte pas; à peine leur imputerait-on une apparence d'ironique obligeance. Trois semaines après la disparition de Noire, la question se pose de savoir si leur résidence est le meilleur moyen pour eux de prospérer.



### Cette grave interrogation

les aurait-elle préoccupés plus tôt que leur destin aurait été différent. Il est écrit, dans cette histoire, que les chats croisent fatalement le chemin des idolâtres.

June s'est inquiétée, bien sûr, de l'éclipse de Noire. Elle a inspecté les allées et les sentiers ; elle s'est assise des heures sous le charme pleureur ; ni ici, ni ailleurs, la moindre silhouette de l'Attendue n'est apparue. Elle s'en désole.

Qu'elle gouverne une tribu de minets dans son grand studio ne suffit pas. Elle a la passion, le grain dément d'une collectionneuse. Peut-être imagine-t-elle Noire parant tel coin, tel coussin ou comblant tel manque dans ses bouquets mouvants.

Bouleversée, elle s'ouvre à Mistress qui reconnaît, dans la description du chat, l'espiègle Jénufa. Depuis son départ, elle ne s'est pas résolue à ouvrir sa maison à une autre demoiselle, par crainte de subir les sarcasmes de Séverin Marie-Poire.

Deux

marâtres en peine s'unissent mieux ; pour l'instant, l'Américaine se console à l'écoute des récits de son Anglaise d'amie qui ne tarit pas d'éloges sur la sagesse et sur la solidarité de ses pensionnaires. Si elle se retient d'aller, sur place, s'extasier du spectacle c'est que June l'a dissuadée d'affronter la trop étroite cage d'escalier de son immeuble. En vérité, elle craint que Mistress ne se toque d'amour pour l'un de ses enfants, qu'elle n'en exige le transfert, rue Cuvier ; elle se soustrairait difficilement à la demande : les grandes bontés de l'amie altèreraient ses décisions.

Un jour, passant par le portail du Jardin des Plantes qui donne sur la rue Cuvier — s'appêtant, peut-être, à gagner l'annexe alpine, et espérant, j'imagine, une réapparition de la divine, June lève les yeux au-dessus de la fontaine aux lions ; elle aperçoit trois chats blancs batifolant ; pour une fois, l'indolente fillette s'est associée au jeu de ses frères ; superbe ciel ; délicieux fond d'air. C'en est assez pour que June défaille de bonheur.

Elle monte vers le sentier, étourdie de mots d'amour où saillent des « darling », des « my poor little sweeties », des « my munchkin pie », des « my fluffy plumpkins ». À cet aimable babillage, les chats ne répliquent nullement par un « tire-toi » général ; au contraire, ils lèvent la queue, se pressent autour d'elle en ronde amicale. Elle fond d'affection, surtout



lorsque la fillette miaule de plaisir. Les mâles ont un minois affirmé, aux traits larges ; leur poitrail est plus puissant ; chez la demoiselle tout est nuancé, adouci. À la virilité des deux faquins, elle oppose doigté, peut-être intelligence, si tant est que ce vocabulaire seye à une manière primesautière de regarder l'inconnue et de se satisfaire de sa présence. Elle n'a vu de chats qu'en la personne de ses frères et de sa mère. Des trois, elle accueille June avec le plus de débordement, comme si elle avait tété au sein d'une humaine. June, en bonne mère-poule, observe qu'autour de la chatière il n'y a pas d'écuelle ou de boîte. Il s'agit bien, dans son esprit, d'augmenter la population féline de son studio. Par bonheur, il n'y a guère, parmi elle, de spécimen aussi immaculé ; d'aucuns portent de larges zones blanches, mais un collier gris, une flaque noire au dos, quelques bijoux fauves sertissant le nez ou le ventre, une touffe de poils roux ou chocolat derrière les oreilles empêchent de les considérer authentiquement blancs.

June court chez elle, gazouille à l'intention de sa progéniture.

—Je m'appête à vous offrir trois nouveaux frères, dit-elle, en se saisissant de deux larges couffins en osier ; elle y jette trois palettes de mousseline aux truites. Elle s'agace de constater que ce sont les dernières d'un stock qu'elle imaginait plus abondant. Elle se promet, une fois les Jardins-plantiens en sécurité sous son toit, de se ravitailler dans le garde-manger qu'elle entrepose chez Mistress.

Elle est très attendrie par la gentillesse de la petite chatte qui n'a pas cessé de ronronner ; elle a même fait un somme sur sa jupe.

Les mâles se nommeront désormais Fakir et Isham et la femelle Maya. Elle pense que le « Bon Ange », comme elle dit, veille sur elle. Elle les caresse, les embrasse, leur annonce ses intentions. Elle leur parle en anglais, passe au français, constate que Maya, légèrement à l'écart, boit ses paroles ; est-elle enchantée de la tournure des événements ? Les deux frères sont trop joueurs pour s'en préoccuper. Déjà ils inspectent le fond du panier et y affûtent leur griffes. Maya s'accroupit dans l'autre couffin.

### Chez June, à peine

la porte ouverte et refermée du pied, surgit, des moindres recoins, une ribambelle de chats. Ils occupent cette aire avec l'assurance d'un propriétaire. La lumière, pénétrant par une très large véranda, en agrandit les dimensions ; deux bibliothèques, en verre, du pur Ikéa, servent de fourre-tout et dessinent, par leur présence, un couloir où June, la nuit, pose un matelas, qu'aussitôt ses chats occupent, si bien qu'elle a pris l'habitude de s'y étendre sur le dos, tolérant que ses amours se prélassent en grappe contre elle. Sur les étagères, on aperçoit des boîtes de nourriture que Brigitte Bardot lui a envoyées, mais aussi des fleurs, des cactus, des verres, des amphores, des bouteilles, un chandelier, un fer à repasser et mille choses dont on vous épargnera la liste.

La dizaine de chats qui fait accueil à notre trio n'est, bien sûr, qu'une partie des résidents ; les autres paraissent peu enclins à abandonner leur place, qui juchant sur deux armoires, qui en boule entre deux rangées de livres, qui sous une table et qui sur une seconde table. On peut comprendre que les plus intelligents ne trouvent pas judicieux de manifester leur présence autrement qu'en coulant un regard inquiet ou vaguement apitoyé sur les nouveaux venus, laissant à ceux qui ont, de toute façon, la bougeotte, le soin d'exprimer leurs sentiments. Maya s'est rembrunie. Elle a l'impression

